



Cédille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la Universidad

Española

España

Domingues de Almeida, José

Que reste-t-il de nos amours? Quelques réflexions sur le statut de la langue française au Portugal
aujourd'hui en guise de mise au point et de stratégie didactique

Cédille. Revista de Estudios Franceses, núm. 4, abril, 2008, pp. 33-43

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80800403>

- ▶ Cómo citar el artículo
- ▶ Número completo
- ▶ Más información del artículo
- ▶ Página de la revista en redalyc.org

redalyc.org

Sistema de Información Científica

Red de Revistas Científicas de América Latina, el Caribe, España y Portugal
Proyecto académico sin fines de lucro, desarrollado bajo la iniciativa de acceso abierto

**Que reste-t-il de nos amours?
Quelques réflexions sur le statut de la langue française
au Portugal aujourd’hui en guise de mise au point
et de stratégie didactique**

José Domingues de Almeida

Université de Porto

Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa

jalmeida@letras.up.pt

Resumen

El autor reflexiona sobre la situación particular de la lengua francesa en la enseñanza universitaria portuguesa tras el cambio de paradigma cultural y de la imagen de Francia en las nuevas generaciones de estudiantes de FLE, tentadas por la experiencia española. Normalizar el estatuto hipostático de esa lengua en Portugal es una tarea urgente.

Palabras clave: francés; universidad; español; Portugal; FLE; lenguas.

Abstract

The author reflects on the particular situation of the French language in the Portuguese university teaching system after the change of cultural paradigm and of France image among the new generations of FLE students, who are now tempted by a learning Spanish experience. Making normal the hypostatic status of French language in Portugal has become an urgent task.

Key words: French; university; Spanish; Portugal; FLE; languages.

0. Avant-propos

Il fut un temps, et il n'est pas si loin, où le français avait la cote au Portugal. Ce pays en était même devenu la nation non francophone de souche la plus franco-phile. Avant le point de bascule postmoderne des années quatre-vingt, cette langue y était pratiquée par toute l'*intelligentsia* (les exilés politiques n'avaient-ils pas trouvé un havre de paix en France?), relayée par des milliers d'émigrés, et choisie comme toute première langue étrangère du secondaire; une position qui se projetait, par ailleurs, sur l'engouement du français en Faculté, dans les dépendances de l'Alliance Française ou de l'Institut Français.

Demander un simple renseignement en rue en français et se voir répondre sans hésitation ou fautes majeures n'était pas simplement normal. Cette démarche suscitait chez les interlocuteurs portugais interpellés un attachement affectif et effectif à la France, à ses valeurs, à son histoire, à ses luttes et à ses causes. Le prestige de la langue allait de pair avec une projection imaginaire et symbolique de la France incarnée dans ses mots et dans ses produits culturels hautement valorisés, la littérature et la pensée avant tout¹.

Peut-être plus que tout autre pays non francophone, le Portugal s'est rendu aux charmes de la France nation littéraire telle que Priscilla Ferguson l'a décrite: «le champ littéraire français aime à se signaler à l'attention, comme pour transmettre à la société son capital d'idées et d'idéaux, par toutes sortes de représentations emblématiques ou symboliques» (Ferguson, 1991: 24).

Et plus que dans tout autre peut-être, l'enseignement du français s'est fait sur fond de communion à l'idée, acceptée partout ailleurs il est vrai, d'universalité et de bon goût, c'est-à-dire au profit d'une approche non utilitaire, et au détriment d'un usage davantage pratique de la langue communicationnelle. Cette impasse se fait sentir sur la crise du français langue étrangère (FLE), ici plus qu'ailleurs:

Alors que toutes les stratégies didactiques s'efforcent d'orienter l'apprentissage vers une motivation instrumentale, utilitaire et communicationnelle (ce qui, soit dit en passant, est le propre d'une langue étrangère), une tendance essentialiste et prestigieuse associe [souvent encore ici] l'apprentissage du FLE à l'ouverture sur une culture, identité porteuse d'universel et de valeurs, c'est-à-dire la mission civilisatrice de la France (Almeida, 2006).

Comme l'a si bien vu Claude Hagège dans une remarque très fortement vécue au Portugal aujourd'hui:

¹ N'a-t-on pas entendu récemment le ministre des travaux publics affirmer [sic] que *jamais! jamais!* il n'accepterait la solution rive sud du Tage pour la construction du nouvel aéroport international de Lisbonne?

Le français continue d'apparaître comme une langue plus fortement que toute autre liée à une littérature, à une pensée critique, à une culture. Le français ne semble jamais être devenu ce qu'est aujourd'hui l'anglais, une pure langue véhiculaire débarrassée de toute référence à un enracinement historique et à une forme de civilisation (Hagège, 2006: 175).

Il suffirait de relire les objectifs d'un manuel de FLE (Français Langue Étrangère) datant de l'après-guerre pour se convaincre des équivoques qui ne manqueraient pas de se faire sentir une fois les besoins linguistiques pris au jeu de l'hypercommunication et de l'efficacité maximale. Raymond Renard cite la préface du *Mauger bleu* (1953), méthode FLE fort répandue dans l'après-guerre et qui, appliquée aujourd'hui, ne peut qu'assurer la décadence accélérée du FLE:

Nous croyons savoir pourquoi les citoyens de la Communauté et les élites étrangères étudient le français. Ce n'est pas pour nouer entre eux des échanges rudimentaires. Ce n'est pas pour rendre plus commodes leurs voyages ou leurs plaisirs de touristes. C'est d'abord pour entrer en contact avec une des civilisations les plus riches du monde moderne, cultiver et orner leur esprit par l'étude d'une littérature splendide et devenir, véritablement, des personnes distinguées (Renard, 2003: 73).

On le voit, ce programme très daté de FLE allait comme un gant aux attentes des enseignants et apprenants *avant* le tournant chronologique que nous pointions plus haut. La question sous-jacente à ces apories touche justement les attentes ou les clichés portugais quant à l'apprentissage du FLE, indépendamment des évolutions méthodologiques et didactiques survenues dans ce domaine, et qui connaissent des traductions novatrices ici aussi.

Si le premier grand sommet de la Francophonie, sous Mitterrand, à Versailles en 1986, se souciait pour la première fois de la forte diminution du rayonnement de la langue française sur le plan international, le fait est que sa place et son statut particuliers au Portugal impliquent que l'on considère le tassement en cours à l'aune d'autres critères.

D'ailleurs, les récentes études apportent un éclairage mitigé sur la situation du français dans différents pays, notamment dans le nord et dans l'est européens où il tient bon, alors que le sud connaît un plus net recul (Barrat & Moiseï, 2004).

Mais la question actuelle de la présence culturelle et linguistique française au Portugal est d'un autre ordre que n'expliquent complètement ni la mondialisation américanisée, ni les nouveaux investissements et instruments mis au service de la didactique des langues en tant que didactique du plurilinguisme et de l'approche interculturelles (Zarate & Lévy, 2003).

1. Une conjoncture particulière

En effet, dans son rapport au français, le Portugal revient de loin, et l'état des lieux de son usage ou des stratégies pédagogiques à mettre en œuvre ne peut qu'être le résultat d'un complexe concours de circonstances, aussi bien extrinsèques qu'intrinsèques, qu'il s'agit de regarder en face en vue d'une démarche réaliste et efficace du FLE, notamment dans l'enseignement supérieur.

L'historique des rapports culturels luso-français depuis deux siècles (et les invasions françaises)² se signale par une surenchère des échanges intellectuels et littéraires d'où se dégagent les images changeantes que les Portugais se font d'eux-mêmes en tant que *fiction* et *passion*, c'est-à-dire en tant que réalité identitaire (Lourenço, 1992: 19s).

Comme l'a bien vu Eduardo Lourenço, cette identité, qui se veut européenne après la chute de l'empire colonial et l'adhésion communautaire en 1986 (Cf. Lourenço, 1993: 17-49), n'emprunte plus les mêmes repères culturels pour se distinguer ou s'affirmer. Et dans ce contexte nouveau, nouvelle page du vaste album *imagologique* lusitanien, le rapport à la langue française fait apparaître une impasse, voire un blocage, en tous cas un malaise.

À moins que l'on ne prenne la peine de le recadrer à la lumière de la nouvelle donne conditionnant le jeu attractif et répulsif des jeunes générations portugaises face au français³, langue reléguée presque partout dans l'enseignement secondaire au statut de *deuxième* langue étrangère, loin devant l'allemand, mais rattrapée dans les régions frontalières par l'espagnol.

Tout d'abord, la fin de la guerre coloniale et de la dictature politique en 1974-75 a fini par tarir une forme de présence exilique intellectuelle en France, fortement attachée à l'usage du français, et qui faisait rayonner en retour sur la scène culturelle portugaise, et la langue, et ses émanations culturelles, souvent liées à l'engouement pour les sciences sociales et les théories littéraires et critiques.

Dès lors, la présence intellectuelle en France commence à s'effriter ou connaît des mutations trompeuses. À cet égard, des noms tels que Lourenço, Prado Coelho ou Júdice, entre autres, signalent, certes, le foisonnement dans l'échange, mais dessinent déjà une balise indéfinissable pour l'avenir des rapports culturels.

En outre, la pleine intégration européenne et l'essor économique du pays jusqu'en 2002 ont profondément influencé, parfois même inversé, l'image et le statut sociétal de l'*émigré* en France en tant que relais et ambassadeur de l'usage, jugé jusque-là prestigieux, d'une langue enviée du fait de l'imaginaire de bien-être social,

² On consultera avec profit, entre autres, Ana Paula Coutinho Mendes, *Mediação crítica e criação poética em António Ramos Rosa*, Vila Nova de Famalicão, Quasi, 2003.

³ Par ailleurs, le rapport de ces adolescents à la France contemporaine et à la Francophonie est à creuser et pourrait révéler un cadre plus complexe qu'il n'y paraît dans les clichés et préjugés d'usage.

de promotion culturelle et d'assurance politique qu'elle véhiculait.

Bien au contraire, le regain national d'auto-estime et d'auto-confiance⁴ a fait apparaître ces émigrés en France, pour la plupart ouvriers et bénéficiaires d'équipements sociaux dans les banlieues françaises, sous un jour peu enviable, dépréciatif. Mauvais goût, arrogance ou rudesse décrivent souvent ces acteurs des transhumances estivales de retour dans les villages portugais, peu en phase avec les nouvelles réalités culturelles du pays, ses équipements culturels et économiques, devancés ou dépassés par les mutations sociologiques et comportementales de leurs concitoyens restés sur place.

Par ailleurs, fait nouveau qui mérite d'être creusé dans tous ses tenants et aboutissants, le réflexe immémorial, signalé par Eduardo Lourenço, qui fit en sorte que l'Espagne était la voisine à ignorer, voire le «désert» (Lourenço, 1993: 45), s'estompe rapidement depuis une décennie, de telle sorte que l'esprit *unioniste* ibérique gagne du terrain et des adeptes, souvent inavoués, chez les intellectuels, les chefs d'entreprise, et devient recevable pour toute une mouvance sociale de laissés pour compte rêvant au niveau et train de vie de la puissance européenne émergente d'à côté.

Le fait est que cette volte-face, fondée sur une image renouvelée et positive de la Castille, d'où l'on n'escamptait auparavant, pour reprendre l'adage populaire, «ni bons vents, ni bons mariages», c'est-à-dire rien de bon, n'est pas sans conséquences sur la projection actuelle de l'espagnol.

Cette langue sœur, que tout un chacun croyait ne pas devoir apprendre il y a dix ans encore, tellement il était entendu que l'on se comprenait facilement, s'avère désormais un précieux atout pratique et immédiat dans le contexte économique et financier portugais dominé par les investissements espagnols, mais aussi en vue d'une poursuite d'études dans les universités de ce pays devenu entre-temps plus proche par les autoroutes.

À cet égard, cette langue s'avère l'exemple même, ou le cas d'école géolinguistique, d'une *langue menaçante*, même aux Etats-Unis où, dans bien des domaines, l'Administration est devenue interrogeable en espagnol pour les *latinos*, et où la langue de Cervantès a définitivement éclipsé le français comme première langue étrangère, si l'on excepte l'État de la Louisiane pour des raisons historiques.

Elle projette, qui plus est, les vastes espaces imaginaires et culturels de l'*Hispanidad* latino-américaine, notamment par la chanson et le rythme, valorisés internationalement par les jeunes générations, pour qui son apprentissage est perçu comme une plus-value facilement identifiable.

⁴ Regain célébré à satié par l'organisation de l'Exposition universelle de Lisbonne en 1998 et du championnat d'Europe de football en 2004. La déprime et le désarroi en gueule de bois devaient succéder à ces réjouissances collectives.

D'autant plus que l'espagnol se charge, sans trop se l'avouer, c'est-à-dire sans esprit de *mission*, de la tâche difficile et improbable de contrecarrer l'américanisation par l'apport d'une voix/voie autre; une sale besogne que la Francophonie se réserve[ait] (Hagège, 2006); ce qui risque de vider son programme, sa raison d'être sur l'échiquier géoculturel.

Ces considérations, loin d'inciter à une vision conflictuelle des langues, n'en prennent pas moins acte des agencements géopolitiques du fait linguistique à l'heure de la mondialisation (Cf. Calvet, 2002: 135-213).

Dans ce contexte nouveau, la transhumance francophone estivale des deuxième et troisième générations d'émigrés apparaît sous un tout autre jour, surtout dans les régions frontalières où l'espagnol s'est déjà imposé. La pratique saisonnière du français, souvent construite sur un discours parisien banlieusard saccadé et bourré d'anglicismes, de verlan, d'argot, de rap ou de troncations plus ou moins inventives, mais inconnues des non locuteurs (*p'tit dej* pour *petit déjeuner* ou *schizo* pour *schizophrène*) n'est plus en phase avec la réalité curriculaire de l'enseignement local. Le français y est souvent perçu comme une langue totalement étrangère et non-enseignée / non-apprise; c'est-à-dire inutile ou parasitaire, voire *exotique* sans le charme de l'exotisme.

Mais cette caractéristique tend à se généraliser parmi les apprenants potentiels du français. À l'instar de l'allemand, et ce malgré la traditionnelle connotation technologique et l'atout démographique et géopolitique, la langue française a du mal à se signaler aux jeunes générations portugaises d'apprenants de l'enseignement secondaire comme utile et pragmatique, c'est-à-dire pour faire court, *applicable* quelque part dans la vie active et professionnelle contemporaine du pays.

2. De nouveaux rapports à la langue

Un bref tour d'horizon des impressions laissées par l'apprentissage du FLE (celles recueillies, par exemple, par nos monitrices de stage dans les établissements secondaires) se résume souvent en une onomatopée répulsive et décourageante. Le français apparaît, ici plus qu'ailleurs, comme une langue d'élite et de culture (Almeida, 2006).

Par ailleurs, la syntaxe est réputée capricieuse (ce qui est vrai à bien des égards); l'orthographe difficile (préjugé infondé quand on voit les conventions de l'anglais!) et la phonétique agaçante et porteuse d'un esprit affecté (les *r* [R] grasseyés et le *u* [y] irritent, tout particulièrement, fait nouveau, les jeunes oreilles lusitanien-nes!).

La fréquence et la qualité des emprunts au français de la part des plus jeunes locuteurs portugais trahissent un phénomène de mutation psycho et sociolinguistique qu'il y aurait lieu d'approfondir, statistiques à l'appui. Elles attestent la pertinence

symptomatique d'un désaveu et d'un désamour face à la langue française et au rayonnement de sa culture et des mots pour la dire.

De fait, les emprunts, fréquents naguère, et marques d'une posture précieuse et élitaire inscrite dans le discours, se font plus rares chez ces jeunes générations d'apprenants. Des expressions comme *noblesse oblige, tout court, à la rigueur, enfant terrible, à la carte, soi disant, à vol d'oiseau, protégé, en passant, malgré lui, parti pris, tête-à-tête, négligé, crème de la crème, entourage* [féminin le plus souvent et à acceptation politique], *rentrée* [plus politique que scolaire], etc. demeurent courantes dans la presse écrite, les éditoriaux ou les articles d'opinion, mais ne sont plus compris à l'oral que par une minorité de locuteurs portugais; tandis que les prosaïques *c'est fini, c'est la vie, comme ci comme ça* semblent avoir fait l'objet d'une assimilation que l'on retrouve dans les substantifs *cache-col, cache-pot, passe-partout, mise* (en plis), *soutien[-gorge]* qui ont, par ailleurs, perdu leur graphie française; et que *nuance* et *habitué* résistent assez bien.

D'autres exemples attestent une résistance, une imposition pratique ou une connotation culturelle des emprunts nettement perçus comme français: *bricolage, guichet, chauffage* [féminin], *roulement* [équipe], *ménage* [à trois], *nécessaire* [mala], *volte-face, châssis, régie, pivot, plateau* [ces trois derniers dans leur acceptation audiovisuelle], *pot-pourri, chance, sommier, dossier, manicure, pédicure* etc. dont la graphie n'est plus astreinte à la forme originelle, et encore moins à la prononciation française.

Mais les jeunes générations portugaises hésitent à attribuer certains termes courants empruntés au français, et les perçoivent d'abord dans leur accointance ou affinité anglaise: *souvenir* [tourisme], *affair[e]* [amoureuse], *partenaire/partner* [sexuel], *plafond* [tecto salarial], *déjà vu* [du fait de son usage médiatique américain et dont la graphie est souvent simplifiée]. Et n'a-t-on pas entendu dans une émission de télévérité/télé réalité *fait divers* [feitsdaivəz] par un concurrent d'une vingtaine d'années?!

Elles hésitent moins, par contre, à opter pour un équivalent anglais, ou diffèrent subtilement les acceptations: *atelier / workshop, équipe / team, tournée / tour, pot-pourri / medley*. Fait troublant, elles ne perçoivent pas l'origine française de certains termes liés à des activités où, d'instinct, elles s'imaginent que l'anglais domine d'office: *rappel ou parcours* [devenu *parkour*] dans les nouvelles modalités sportives dites radicales. Et, à graphie égale, elles privilégient spontanément la prononciation anglaise: *courage* [kuəridʒ] au lieu de [kuRaʒ] ou *engagement* [ingeidʒm(ə)nt] au lieu de [ágaʒ(ə)mā], etc.

3. Une image hexagonale diffuse

Mais c'est l'image même de la France et des Français qui s'avère problématique ou ambiguë pour ces nouvelles générations d'apprenants du français ou en

contact avec cette langue après les années quatre-vingt, et étrangères à toute idée de mission civilisatrice et universelle de la France et du français, ou à la prétendue supériorité du modèle culturel de l'Hexagone.

Aussi, *déclinisme* géopolitique français, crise des sciences humaines et sociales, invasion des produits culturels et artistiques anglo-saxons, attrait pour le style de vie de l'unique superpuissance issue de la guerre froide, inconsistance du discours socio-politique hexagonal post-gaullien, dilution de la puissance française dans une Union Européenne élargie à l'infini et acquise aux sirènes néolibérales et non aux causes sociales et «citoyennes» (Finkielkraut, 2007: 277) dessinent-ils, sans se concerter, une *allergie* diffuse, irrationnelle et bien souvent injustifiée par rapport à la France et à ses représentations symboliques.

D'autant plus «irrationnelle» que l'américanisation de la planète va de pair avec un anti-américanisme primaire, mais qui s'entête à s'exprimer, paradoxalement, en anglais, et trop exclusivement sur des slogans anglo-saxons. Un article très pertinent paru dans la presse portugaise, dans la foulée de la défaite gauloise au championnat du monde de football, se faisait l'écho de ces perplexités et traduisait cette difficulté à verbaliser ce qui va mal dans notre rapport à la France, et au français.

L'auteur y passait en revue les contradictions hexagonales du moment, et appelait de ses vœux une «autre France»; à la fois réservoir de culture et réserve morale sur l'échiquier géopolitique international (Mexia, 2006). Plus virulent encore, il nous faut également signaler l'appel de Manuel Poppe en vue de la revalorisation de la langue française dans le parcours curriculaire de l'enseignement secondaire portugais (Poppe, 2006), symptôme d'un effritement ressenti comme une dangereuse amputation dans la formation humaine et intellectuelle de nos jeunes générations.

Cette allergie s'exprime à merveille lors des compétitions sportives impliquant des équipes françaises. Le cas particulier du football est très parlant. Le souhait plus ou moins avoué d'une *défaite* française, catalyseuse de tous les agacements accumulés à l'endroit d'une nation accusée d'avoir osé s'imposer en *modèle* universel, tentée par l'idée de l'*exception*, se généralise⁵.

Le bilan, certes lacunaire et intuitif que nous venons de dresser en guise de réflexion, associe intimement la langue, sa *valeur* et son prestige aux coordonnées sociopolitiques et socioculturelles de la France. À la croisée des chemins, et sur un ton très prophétique et avisé, Jean-Marc Léger avait fort bien dégagé ces enjeux pour l'avenir du français et de la Francophonie. Il s'agissait de faire vite, et les conclusions tirées à l'époque s'avèrent valables de nos jours (Léger, 1987: 160-192); cruciales si l'on aborde avec réalisme les complexités de la présence du FLE au Portugal au-

⁵ Il est frappant de constater que c'est le «collectif», l'équipe de France, que l'on abhorre souvent, alors que l'on ne cache pas l'admiration pour les athlètes français isolés ou jouant dans des équipes non françaises, Zidane en tête.

jourd'hui.

En effet, l'idée d'un recul accentué ne peut être justifiée *ici* que par la singularité des rapports historiques de ce pays au français et à la France. Cette méprise généralisée dans le discours quotidien tient à la méconnaissance de l'état des lieux partout ailleurs, notamment dans des pays européens ou autres où la langue française n'a jamais joué le rôle symbolique et imaginaire qu'elle a tenu *ici* au point d'influencer le cours et les contours de la *passion* et de la *fiction* collectives lusitanienes, et concourir au vaste argumentaire et diagnostic de la «psychanalyse mythique du destin portugais» (Lourenço, 1992: 17-64).

En fait, la situation et la condition présentes du français au Portugal ne peuvent se comparer à celles qu'occupe le FLE en Lituanie, au Japon, voire dans l'Espagne voisine. Dès lors, ces considérations appellent une approche différente, et pour tout dire, un *tournant* méthodologique dans la conception même du FLE au Portugal, plus au niveau des attentes et de la déconstruction des clichés des apprenants, notamment dans l'enseignement universitaire, et tout particulièrement dans nos Facultés des Lettres que dans l'élaboration des méthodes qui, elles, accusent depuis quelque temps une franche mise à jour.

4. L'occasion des langues appliquées

À ce titre, la réforme mise en œuvre par la *Déclaration de Bologne* et les innovations qu'elle entraîne dans les cursus facultaires, ainsi que la nette diminution de candidats en sciences humaines et sociales viennent à point nommé, et représentent une occasion en or, la dernière sans doute, de revoir les programmes, de consolider les objectifs et d'investir dans une méthodologie rénovée afin de mieux cerner un public dont la typologie, pour la plupart, diffère complètement de celle que nos écoles ont connue jusqu'à la fin des années quatre-vingt.

Une chance de considérer enfin la langue française et le FLE en tant que langue étrangère parmi d'autres, de renouer avec la «normalité» décomplexée et démythifiée liée à l'apprentissage d'une langue non maternelle. Ne nous leurrons pas là-dessus. Une fois la connotation purement culturelle ou imaginaire (c'est-à-dire *tutélaire*) de la langue ignorée par cette génération-ci, nos étudiants ne retiennent plus que deux enjeux pour l'apprentissage du FLE: l'*utile* ou l'*inutile* (plus jamais le *futile*); l'accessible ou l'inaccessible.

Ces dichotomies fatales ressortissent à l'*applicabilité* du français et aux niveaux de compétence escomptés par les enseignants. Dès lors, il s'avère crucial d'investir dans les *langues étrangères appliquées* dans toutes les filières que ce cours sera amené à inventer et à assurer. En effet, l'un des défis majeurs pour le FLE dans ce pays est de faire passer le message clair selon lequel le français est aussi, ou peut-être aujourd'hui *avant tout*, une langue des affaires, de l'économie, de la finance, de la bureaucratie

europeenne, des sciences, du sport, de la chanson, de l'audiovisuel et de l'informatic⁶.

Cet objectif suppose que l'on privilégie les documents informationnels purs ou techniques, la presse, l'audiovisuel ou l'essai, au détriment de textes littéraires. Il implique une pleine prise en charge des niveaux et des grilles de compétence, parfois élémentaires, du *Cadre Européen Commun pour les Langues* (CECR) au détriment d'une acquisition maximaliste et scrupuleuse des subtilités du «beau langage» (Almeida, 2006). Il requiert une vision moins prescriptive de la syntaxe et de l'orthographe du FLE, et il y a lieu de rappeler, à ce stade, la vive recommandation d'un Claude Hagège pour que l'exigence normative soit «tempérée» (Hagège, 2006: 178).

Il engage la mise en contact avec un éventail de discours et de registres: financier, politique, journalistique, sportif, etc., et la mise à profit d'outils pédagogiques récents et efficaces: recherches sur la Toile, l'écoute et visionnement de chaînes francophones (*TV5* ou *France24* par exemple) et une attention renouvelée à la chanson, notamment les paroles et les rythmes contemporains dans leur diversité (*Ma Chaîne Musicale*, par exemple).

Enfin, un élargissement de la portée géopolitique et géoéconomique du français devrait conférer à cette langue sa juste étendue et, dès lors, son *utilité*. Il s'agit d'enrichir la palette du potentiel de la langue par l'apport francophone. Nos cursus universitaires, à la faveur de la *Déclaration de Bologne*, ont mis la Francophonie, les Études Francophones et les thématiques globales à l'honneur. Et tous les espoirs sont permis. Malheureusement, les espaces francophones continuent d'apparaître comme un vague *hinterland* hexagonal, notamment le continent africain, qui continue de «végéter» inutilement dans l'imaginaire européen de nos apprenants FLE portugais contemporains.

Il ressort de nos considérations que le rapport de nos jeunes générations portugaises au français et au FLE (ce n'est pas vraiment la même chose, on l'aura compris) est véritablement confronté à un changement de paradigme exigeant des attitudes et des stratégies pédagogiques et méthodologiques à inventer sans cesse.

Pour l'heure, quelques lignes programmatiques majeures s'imposent: briser le dogme hypostatique de la langue liée par un pacte idéologique à une culture, à une littérature et à une nation littéraire; mettre à jour l'imaginaire thématique actuel associé à la France (Ariane, TGV, MCM, France 24, TV5, Sarkozy, *Taxi*, Eurodisney, etc.), et qui implique le dégagement réaliste d'une France performante et parfois subtilement présente dans le cadre médiatique contemporain⁷; souligner l'existence d'une

⁶ Un relevé de la demande pratique du français sur le marché du travail portugais devrait faire l'objet d'un exposé préalable aux étudiants FLE.

⁷ Des films américains à succès commercial international n'hésitent plus à recourir subtilement au français ou projeter une certaine image positive ou neutre de la France, quand ils ne font pas épisodiquement.

utilité *immédiate* de la langue (le succès de nos cours libres ou des éditions de *Universidade Júnior* l'illustrent à l'envi et méritent notre réflexion), et souligner l'élargissement géolinguistique de la portée et prégnance du français à tout l'espace franco-phone.

Ce faisant, on aura contribué à «normaliser» le statut même de la langue française, et évité la pire des stratégies: ignorer la complexité des questions soulevées et jouer l'indifférence.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALMEIDA, José Domingues de (2007): «Des avantages à lire comme autant d'inconvénients. La Francophonie face à ses enjeux», *Espaces de la Francophonie en débat*, disponible sur <http://www.apef.org.pt/actas2006/JA122006.pdf> .
- BARRAT, Jacques & Claudia MOISEI (2004): *Géopolitique de la Francophonie. Un nouveau souffle?* Paris: La Documentation française.
- CALVET, Louis-Jean (2002): *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation.* Paris: Plon.
- FERGUSON, Priscilla Parkhurst (1991): *La France, nation littéraire.* Bruxelles: Labor.
- FINKIELKRAUT, Alain (2007): *Qu'est-ce que la France?* Paris: Stock/Panama.
- HAGÈGE, Claude (2006): *Combat pour le français. Au nom de la diversité des langues et des cultures.* Paris: Odile Jacob.
- LÉGER, Jean-Marc (1987): *La Francophonie: grand dessein, grande ambiguïté.* Paris: Nathan.
- LOURENÇO, Eduardo (1992): *O Labirinto da saudade. Psicanálise mítica do destino português.* Lisboa: Dom Quixote.
- LOURENÇO, Eduardo (1993): *Nós e a Europa ou as duas razões.* Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda.
- MEXIA, Pedro (2006): «La France», *Notícias Magazine*, 22/07/06.
- POPPE, Manuel (2006): «O colapso do Francês», *Jornal de Notícias*, 24/09/06.
- RENARD, Raymond (2003): *Une éthique pour la francophonie. Questions de politique linguistique.* Paris/Mons: Didier Érudition/Centre International de Phonétique Appliquée.
- ZARATE, Geneviève & Danielle LÉVY (2003): «La médiation et la didactique des langues et des cultures», *Le français dans le monde*, numéro spécial.

quement jouer des rôles à des comédiens français: *Mission Impossible*, *Babel*, *Code Da Vinci*, etc.